

Le Cateau

Bulletin des Évacués

Nos Morts.

Louis Ledieu, sergent, école d'aviation de Châteauroux : a été tué par la chute violente de son appareil le 20 juin 1917.

Nos Soldats.

Jacques Frichot, sergent au 4^e zouaves, Tunis ; en août 1914, s'est battu à Charleroi et sur la Marne ; promu au grade d'adjudant ; Craonne, la Belgique (attaque du château d'Hooge) ; blessé à Zillebecke, 14 mois d'hôpital, réformé avec médaille militaire et croix de guerre. Citation : « A fait preuve de dévouement et d'une grande bravoure dans toutes les affaires auxquelles il a pris part. A été blessé grièvement le 8 novembre 1914 en opposant une énergique résistance à une vigoureuse offensive de l'ennemi. Atrophie de la jambe droite. »

André Frichot, 83^e d'artillerie lourde, au front depuis mars, nommé brigadier.

André Dehaynin, classe 1916, a subi l'amputation de la main gauche.

Nouvelles.

Geneviève Queste a fait sa première Communion solennelle en la paroisse Saint-Eugène, à Deuil.

Madeleine Queste, pensionnat de la Providence à Enghien-les-Bains, a obtenu son brevet en mai 1917.

Alphonse Lasselin a épousé *M^{me} Thérèse Guillain*, du Cateau, en l'église Sainte-Anne (Le Havre), le 20 juin 1917.

Adresses des Catésiens.

Armée d'Orient. — Georges Dufresnoy, fourrier, autos, T. M. 738 ; Hallette, fourrier, autos, T. M. 739 ; Louis Grassart, escadrille , armée serbe.

B. C. M. par Paris. — Henri Bricourt, conducteur, 126^e inf. 3 C. M. ; Victor Lucas, 5^e cuir.

Suisse. — *Kanderleg*. Pierre Compagnon-Lucas, interné français.

Tunisie. — *Bizerte*. Eugène Sautière, vedette ; Louis Sautière sous-marin Watt.

Haute-Vienne. — *Limoges*. Fernand Delautre, 1^{re} section, C. O. A.

Meurthe-et-Moselle. — *Fort de Pont-Saint-Vincent*. A. Febvrel, maréchal des logis, 5^e artillerie, 22^e batterie.

Paris. — M^{me} Piot, 195 bis, avenue Daumesnil (12^e); Théophile Viollez, mobilisé, 49, rue de l'Espérance (13^e); M^{me} Ledieu, 5, rue du Perche (3^e); Auguste Deloffre, 11, place de la République (5^e).

Montmorency. — Delcourte-Lefour, 5, avenue Emile.

Saint-Denis. — M^{me} Delautre, 3, rue Guy-Ménard.

Seine-Inférieure. — *Caudebec-les-Elbeuf.* M^{les} Germaine Hégo, Adolphine et Suzanne Hosdez, Germaine Sarcy, rue Danton.

Marne. — *Ay.* M^{me} Febvrel, 16, rue du Prêche.

Côte-d'Or. — *Saint-Jean-de-Losne.* M^{le} Berthe Brochetelle, rue de la Liberté.

Basses-Pyrénées. — *Biarritz.* M^{me} Péronne-Richez, villa Camelli, rue Gardague.

Dordogne. — *Parcoul.* M^{me} Frisons, réfugiée du Nord.

Le *Bulletin* est adressé gratuitement à tous les Catésiens qui en font la demande. Afin de réduire le travail et les frais d'expédition de plus en plus considérables, il vaudrait mieux qu'un seul numéro soit envoyé pour plusieurs familles proches les unes des autres.

M. l'abbé Ch. LAMENDIN est à l'ambulance 12/13. *1,5*

Récits de nos Rapatriés.

« Un Catésien qui, après trois ans d'absence, parcourrait les rues de notre cité, éprouverait un serrement de cœur en constatant les traces que l'occupation allemande imprime sur Le Cateau. Chers compatriotes qui lirez ces lignes, ne regrettiez pas d'avoir abandonné vos foyers à l'approche de l'ennemi. Vous avez pu souffrir de votre isolement, vous avez peut-être dû lutter pour vous assurer l'existence; mais vous n'avez pas connu les tortures morales, les souffrances physiques des malheureuses populations soumises à l'esclavage allemand.

« Dans une maison des environs du Cateau, le soir de l'invasion, une femme se tenait près de sa cheminée, terrifiée par les événements qui se déroulaient. Des boches entrent et réclament du feu : la malheureuse dit qu'elle n'en a pas. Aussitôt, ils lui saisissent les mains et les lui mettent sur des charbons rouges; elle eut les mains complètement brûlées.

« En novembre 1914 furent fusillés MM. Lhomme, Marcellin et Lallier, ainsi que M. et M^{me} Gosse, de Catillon, sous l'inculpation non prouvée d'espionnage par pigeons voyageurs. Hörtel, commandant de la place, ordonna l'exécution immédiatement; deux heures après, le quartier général de Saint-Quentin envoyait l'ordre de ne pas les fusiller. Le crime s'accomplit près de la barrière de Richemont; quelques rares témoins affirment que les soldats avaient auparavant creusé les tombes sous les yeux des victimes.

« Jusqu'en mars dernier, tous les hommes étaient obligés de saluer

les officiers. L'un de ceux-ci était surnommé « le Cravacheur » : il n'y avait pas de jour qu'il ne se servît de sa cravache pour imposer le prestige de ses galons. Un dimanche, à la sortie de la messe, deux jeunes gens, ayant omis de se découvrir en sa présence, reçurent une correction odieuse sur la grand'place. Depuis quelques mois, il n'en est plus de même. « Pourquoi me saluez-vous ? » demanda un jour un officier du nouvel Etat-Major. « Parce que c'est un ordre de « la Kommandatur », répondit notre compatriote. « C'est idiot ! à « partir de maintenant on ne saluera plus. » Les employés de la Kommandatur n'ont guère changé depuis le début de l'occupation ennemie ; les sergents-majors sont toujours les mêmes, l'un d'eux est le véritable commandant car le major von Heldorf, qui porte le titre, est un vieux goutteux : à quarante-cinq ans, il a l'allure d'un vieillard. Par contre, comme tous ses pareils, il est autoritaire et orgueilleux. Il habite la maison Decupère-Ponsin, rue du Maréchal-Mortier ; les bureaux de la Kommandatur sont à la Banque de France.

« Une mention spéciale est due à Jean Klein, préposé aux cantonnements, petit homme à moustaches, gouailleur, la parole traînante, rageur, le regard sournois, un phénomène en tant que « compteur « automatique » ; depuis quelque temps, il a adouci ses procédés tyranniques, mais c'est un socialiste qui en veut surtout aux propriétaires, aux Kapitalistes, comme disent les boches.

« Les gendarmes Simon et Frédéric sont terribles. Ils sont chargés des perquisitions sérieuses dans les villages. Ils exercent la police sur les routes afin de faire payer une amende aux personnes circulant sans passeports ou transportant les denrées interdites. Ils sont aidés par des policiers habillés parfois en soldats, parfois en civils. Toute personne rencontrée hors de chez elle sans carte d'identité est condamnée à 4 marks, celles rencontrées hors de la ville sans passeports sont condamnées à 8 jours de cellule (dans les caves du Couvent, rue Cuvier). La rage du gendarme boche ne connaît plus de bornes quand la population manifeste sa sympathie au passage des prisonniers français ou alliés : des officiers nous interdisent sous les peines les plus sévères, fortes amendes, années de forteresse, d'essayer de leur causer ou de leur passer des vivres ; on a été jusqu'à nous ordonner d'affecter l'indifférence la plus complète à leur égard ; inutile de dire que c'est peine perdue. En 1916, au moment de l'offensive de la Somme, des prisonniers anglais ont été ramenés : une jeune fille qui était sortie pour les voir passer reçut des coups de plat de sabre du gendarme Simon ; une autre échappa au même traitement en s'enfuyant ; ensuite des chiens policiers furent lancés sur la foule. Ce même Simon, une autre fois, renversa d'un violent coup de botte un vieillard de 70 ans qui essayait de causer avec des prisonniers civils de retour d'Allemagne.

« Les captifs français et anglais qui arrivent du front sont interrogés chez M. Seydoux où se trouve le quartier général, puis internés chez M. Delattre et M^{me} Hélène Tamboise, rue de Landrecies. Quand leur nombre atteint cinquante, ils sont dirigés sur l'Allemagne ; ils sont escortés à la gare par une double haie de gendarmes, de peur que la population ne les aborde.

« L'appellation de « Boches » excite la fureur des Allemands ; de même, ils ne tolèrent pas le nom de « Prussiens » ; ils exigent qu'on dise : « les Allemands ». Lors du premier passage de prisonniers français, en mai, chacun instinctivement leur adressait de loin un geste amical ; une personne reçut d'un gendarme l'ordre de rentrer chez elle et, comme elle s'y refusait, celui-ci ayant voulu la repousser, elle leva vivement la main en un geste de protestation et en criant : « Ne me touchez pas ! » Quelques instants plus tard, elle dit par mégarde : « As-tu vu ce sale boche ? » Or, un soldat l'entendit et la dénonça : « elle le paiera de nous traiter de sales boches ! » Elle comparut devant le tribunal qui la condamna à 500 marks pour injures, 50 marks pour menaces au gendarme et 3 mois de prison. « Je ferai de la prison plutôt que de payer », déclara-t-elle. « Cette « personne a de jolis meubles, nous nous dédommagerons sur eux. »

« Les perquisitions les plus minutieuses ont été faites pour les armes. Tout détenteur de fusil, épée, revolver, etc., est condamné à plusieurs années de forteresse ou à une forte amende, telle M^{me} Collery, brasseur. Dans bien des maisons, les chauffeurs du commandant (l'un d'eux est bien connu sous le nom de « Saucisson » tant il est gras et mal bâti) perquisitionnent avec des sondes et démolissent les murs des caves pour trouver les cachettes. Ils ont fait ainsi des rafles de vin un peu partout ; ils ont également trouvé des bicyclettes. Quand on s'aborde dans la rue, la première question que l'on pose à ses amis est de leur demander : « Avez-vous eu la « visite des Pillards ? » Ils arrivent parfois au nombre de huit, l'un d'eux monte la garde à la porte tandis que les autres opèrent. Ils sont allés trois ou quatre fois chez M^{le} Lecerf, à cause du voisinage de l'église où ils croient qu'il y a un trésor caché ; ils ont même fracturé le coffre-fort de la sacristie, mais n'ont rien trouvé. Un jour qu'ils fouillaient les caves de M. Jouveneau, ils démolirent un mur de séparation et finirent par remonter dans le logis de sœur Marie-Edmond, à la grande stupéfaction de la bonne religieuse ; la brèche fut réparée mais, quelques temps après, une nouvelle bande de pillards recommençant la même opération et voyant de la maçonnerie toute fraîche, n'eut rien de plus pressé que de l'abattre encore une fois et pénétra de même chez la sœur Marie-Edmond, lui causant une frayeur très grande. En emportant le vin qu'ils trouvaient, ils remettaient au propriétaire un bon de réquisition de 2 francs par bouteille.

« En mars et avril derniers, les perquisitions recommencèrent : des équipes passèrent pour prendre ce qu'on estimait de quelque utilité, même les chiffons furent ramassés. Quoi de plus triste que de voir l'ennemi entrer chez soi, y prendre ce qui lui plaît pour s'en servir contre les Français. Nous éprouvâmes une bien vive douleur quand les pillards de cuivre enlevèrent notre bien ; une idée fixe et assolante nous obsédait : peut-être que les balles fabriquées avec ce métal tueront un parent, un ami, un compatriote !

« Nul ne saurait assez plaindre le sort de nos malheureux prisonniers civils. Les volontaires sont en nombre infime, car on ne peut désigner sous ce nom les jeunes gens qui, privés de nourriture et

livrés à de mauvais traitements, se voient dans l'obligation de signer une acceptation de travail. Depuis novembre, ils ont été envoyés sur le front dans les camps de Conflans, Jarny, Rumillies, Villemé; ils ont eu à subir les épreuves d'un hiver rigoureux et de la faim, beaucoup, hélas! sont revenus ayant perdu la santé et parfois la raison. Combien d'entre eux auraient été heureux de partager la nourriture des bestiaux! C'est depuis lors que nous comptons le plus de morts dans leurs rangs et dans ceux des Belges cantonnés à l'usine Dhalluin. Les Serbes, les Roumains et quelques Russes sont internés à la sucrerie: nous en avons vu manger des racines d'herbes. C'est affreux de contempler ces infortunés réduits à un état de faiblesse extrême; il faut se cacher pour leur donner le peu dont on dispose. Ces pauvres gens ne reverront jamais leurs familles. Chaque semaine, il y a de nombreux décès; les funérailles sont annoncées dans toutes les maisons par les visiteuses et une délégation officielle y assiste.

« Peu de temps avant notre départ, il était question de faire travailler toutes les femmes sans enfants et les jeunes filles de 15 à 45 ans. L'appel avait déjà été fait dans les villages voisins, Bazuel, Montay, etc. Les personnes réquisitionnées devaient être employées aux travaux des champs. D'ailleurs, les Allemands avaient été très prévoyants pour faire rapporter les terres: chaque fois qu'ils réunissaient les hommes pour les emmener prisonniers, ils laissaient les fermiers pour cultiver la terre; mais, cette année, comme ils espéraient avoir la paix, tout est négligé et les mauvaises herbes croissent à profusion. Au Cateau, ils ont aussi réquisitionné plusieurs jardins potagers en plein rapport; ils s'en sont emparés quand les propriétaires ont eu bien ensemencé et que les jardins rapportaient fruits, légumes, asperges, etc.

« Une partie des Saint-Quentinois qui sont arrivés à Evian, en juin, avaient séjourné au Cateau depuis le 1^{er} mars. La population leur fit bon accueil et tâcha d'adoucir le grand chagrin qu'ils éprouvaient d'avoir tout quitté et d'avoir abandonné leurs souvenirs de famille et ce qu'ils avaient de plus précieux. L'évacuation de Saint-Quentin laissa entre les mains des boches une fortune immense.

« Au début de février, le gouverneur de la place de Saint-Quentin fit paraître l'ordre de fermer nos écoles. C'est à cette époque que l'école libre de filles de la rue de Landrecies fut transformée en caserne; la directrice, M^{le} Opsomer, dut abandonné son mobilier et chercher asile au presbytère. L'école de la rue Pasteur fut également licenciée, le directeur, M. Delattre, congédié; actuellement, le local sert de refuge aux vieillards, la maison des religieuses Augustines ayant été prise pour faire une ambulance. Tous les locaux scolaires laïques, garçons ou filles, sont également occupés par l'ennemi, les professeurs ou instituteurs reçurent en Avril la permission de continuer leurs cours, les classes se font tant bien que mal chez des particuliers, dans quelques grandes salles d'estaminet.

« A la même date, un bon nombre de personnes furent obligées d'évacuer leurs maisons totalement ou en partie, plusieurs durent laisser leur mobilier à la disposition de l'autorité allemande. La

moitié des maisons de commerce de la Grand'Place et de la place Sadi-Carnot sont devenus des magasins d'habillement et d'approvisionnement tenus par des boches : Bachelet-Druesne, librairie ; Aubas, café-restaurant très luxueux ; Société Générale et Paul Clère, postes ; Hôtel du Nord, caserne ; Camus, épicerie, vins, liqueurs ; Jette, la *Gazette des Ardennes* (des amis dévoués ont écoulé ses chapeaux au mieux de ses intérêts) ; Grande Fabrique et Belle Jardinière, habillement ; Lozé, imprimeur, postes. Il y a eu de nombreux déménagements dans le faubourg de Cambrai pour loger des officiers ou faire des bureaux ; les propriétaires ont dû chercher un asile dans les quartiers moins fréquentés, rue des Remparts, rue Chanzy, etc.

« Toutes ces transformations furent amenées par le recul de la 2^{me} armée qui, de Saint-Quentin, se retira sur Maubeuge au moment de l'offensive. Une partie du Grand Etat-Major de Saint-Quentin prit son quartier chez M. Seydoux.

« A toutes ces vexations s'ajoutèrent les souffrances physiques : le ravitaillement devint plus difficile, la viande très très rare, moins de légumes secs, absence presque totale de pommes de terre dans bien des familles. Les passeports étant à peu près supprimés, la fraude devenait de plus en plus difficile. Sous le rapport nourriture, les habitants des campagnes sont moins privés ; malgré la surveillance des policiers et gendarmes boches, la ruse du paysan français triomphé généralement. Que de fois nous nous sommes réjouis en entendant les bons tours joués aux boches : c'est la seule vengeance que nous pouvions exercer, encore fallait-il ne pas se faire prendre. Un campagnard qui avait tué un porc en fraude, se voyant près d'être pris par les perquisitionneurs, inventa le stratagème suivant : « il mit son porc dans un lit, le couvrit d'un drap et fit à la hâte une « chapelle funéraire ; quand les boches entrèrent, un des assistants « entrouvrit la porte et prononça le mot *kapout* ; les boches qui « n'aiment guère les malades ni les morts se replièrent en bon ordre. »

« Le ravitaillement des troupes allemandes est encore moins abondant que celui de la population civile ; les boches viennent demander à acheter du riz, des haricots pour expédier ces denrées en Allemagne où tout ce qui est alimentation et vêtement est rare.

« Le Kaiser a son portrait exposé à la vitrine de la librairie installée dans la maison Bachelet, mais il a bien vieilli depuis le début de la guerre. Il est venu personnellement au Cateau incognito : son auto était précédée d'autres voitures lancées à pleine vitesse ; il descendit au château de M^{me} Seydoux, et, détail à noter, le salon était éclairé d'une multitude de bougies sur la table, en plein jour.

« Malgré tout, le moral est toujours bon chez nous ; la confiance du Français en son armée est grande ; en dépit de la longue attente, on est sûr de la délivrance, c'est ce qui soutient et donne courage. »